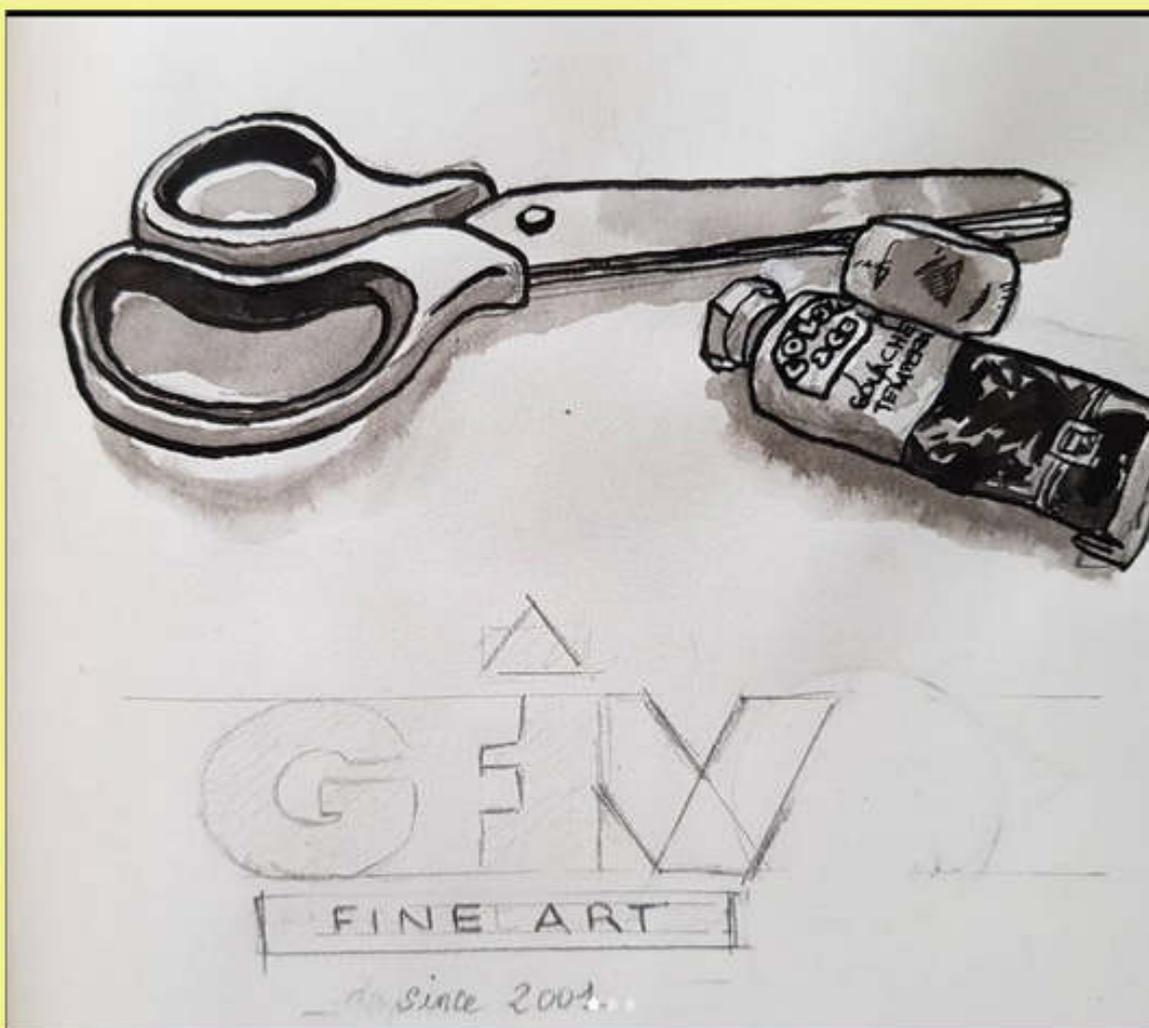


# GFIV magazine

0 €

n° 13



Hiver 2022

Jane Sweet, Joe Legloseur, Bill Térébenthine

Revue littéraire et artistique

# GFIV magazine

revue littéraire et artistique

## SOMMAIRE

Jane Sweet **Cinéma 1**  
Bill Térébenthine **Sketchbook 1**  
**La pin-up du GFIV**  
Jane Sweet **Cinéma 2**  
Bill Térébenthine **Sketchbook 2**  
Joe Legloseur **Carnet 2021 (extrait)**

Directeur de la publication :  
Joe Legloseur

Rédactrice en chef :  
Jane Sweet

Directeur artistique :  
Bill Térébenthine

---

Les éditions du GFIV  
hiver 2022

---

# CINÉMA

par Jane Sweet

## *The Party*, Blake Edwards (1968)

Le film était passé à la télé un soir de réveillon. Je n'en avais vu que des fragments, suffisamment pour apprécier les couleurs, les décors, les costumes, tout ce qui donne au film une délicieuse touche fin soixante. Cette fois, j'ai pris le temps de savourer l'esthétique pop, les gags le plus souvent muets qui s'étirent lentement sur fond de jazz cool. En même temps, j'ai éprouvé un vague malaise tout le long. Je ne sais pas bien à quoi cela tient, si ce sont les gags grinçants et pas franchement drôles, le portrait cruel de la faune hollywoodienne présentée dans toute sa vacuité ou bien cette ambiance de mauvais rêve dont on se réveille avec une gêne dont la cause reste inconnue (les films de Tati me font le même effet). Le film décrit peut-être de ce que les psychanalystes appellent « la scène de l'inconscient » ou bien un mauvais trip à l'acide (c'était l'époque). Heureusement, pour contrebalancer l'accumulation de personnages grotesques gagnés par l'ivresse, il y a la lumineuse Claudine Longet, que chantèrent les Rolling Stones et dont l'anti-héros joué par Peter Sellers ne peut pas ne pas tomber amoureux. Ce qui nous vaut une dernière scène romantique qui vient clore le film sur une note optimiste.

## *Brewster McCloud*, Robert Altman (1970)

Je pourrais dire qu'Altman est un génie et que j'en ai eu la révélation avec ce film, même si j'aimais déjà beaucoup ceux que j'avais vus avant, mais ce serait stupide car il y aura toujours des gens qui n'entrent pas dans ses films et qui les critiquent depuis le pas-de-porte où ils sont restés coincés et ils ont bien raison puisque c'est leur point de vue. Les films d'Altman sont délirants, brillants, libres, novateurs, mais aussi très déroutants par rapport aux attentes du spectateur. Si on aime se laisser emporter par le tourbillon des personnages et par le montage parallèle de scènes plus ou moins incompréhensibles pendant un bon premier tiers du film, alors c'est le grand huit en apesanteur comme si on avait pris une excellente drogue douce. Le scénario est aussi impossible à résumer qu'un roman de Pynchon. D'ailleurs, j'ai souvent pensé à l'excellent *Inherent Vice*, assez proche dans la manière de court-circuiter la narration. Par exemple, le policier venu enquêter sur des meurtres mystérieux se suicide vers la moitié du film et on ne s'intéresse alors qu'à l'assassin, une étrange femme (un ange gardien ?) et à son protégé, le jeune Brewster qu'elle soutient dans son projet de machine volante. C'est drôle, surprenant, poétique, romantique, anarchiste. Tout ce que j'aime, quoi.

## *Butch Cassidy et le Kid*, George Roy Hill (1969)

*Easy Rider*, sorti la même année, était un western où les motos remplaçaient les chevaux ; ce film revisite le genre avec deux marginaux braqueurs de banques qui chevauchent à l'ancienne en revisitant les paysages historiques d'un genre en voie de disparition. Les hors-la-loi sont des

inadaptés, des rêveurs incapables de se ranger et de mener la vie des « honnêtes gens ». Et comme Bonnie et Clyde, ils tomberont dans un combat inégal et perdu d'avance sous les balles de ceux qui font respecter la loi. Cette trajectoire renvoie à celle des individus qui ne parviennent pas à passer le cap de l'âge adulte et aussi à celle d'une génération qui a vu ses rêves utopiques se fracasser sur le mur de la dure réalité symbolisé par l'élection de Nixon. Il est toujours bon, de temps en temps, de reconsidérer les choses au moment où elles ont commencé à prendre le mauvais embranchement. Le point commun de ces films est de faire en sorte que les personnages principaux suscitent l'adhésion du spectateur principalement à cause de leur coolitude. Butch Cassidy joué par Newman est aussi cool que Dennis Hopper ou Warren Beatty. Les bandits sont sexy, ils incarnent une certaine liberté ; jusqu'à ce que ceux qui les pourchassent les abattent.

#### *Choron dernière*, Pierre Carles, Eric Martin (2009)

Je l'avais en stock depuis un bail mais je reculais le moment de le regarder parce que je redoutais le coup de blues. Et ça n'a pas loupé. Comme pour beaucoup de lecteurs du *Charlie Hebdo* des seventies, la version années 90 sans Choron a ressemblé au mieux à une erreur, au pire à un trahison. C'est la deuxième hypothèse qui est privilégiée dans le documentaire (on sait comment cela a fini). S'agissant du prof, loin d'élucider complètement la personnalité tortueuse du personnage, le film a le mérite d'en montrer des facettes moins connues. Il ne nous épargne pas non plus les facilités ou les dérapages avinés. On préfère retenir les retrouvailles lors de la visite dans le village où le jeune Bernier a grandi et aussi cette séquence où le patron de presse parle avec une légitime fierté de sa dernière création, le génial *Grodada* que j'achetais pour mon fils et que je lisais avec un grand plaisir.

#### *Manchester by the Sea*, Kenneth Lonergan (2016)

Du cinéma au ras du sol avec des « vrais gens », à priori ce n'est pas trop mon truc. Lee débouche des chiottes dans une résidence. Il est bougon, pas très causant avec les femmes. On devine qu'il a un « vécu » difficile. Il apprend par là-dessus que son frère vient de mourir et qu'il va devoir s'occuper de son neveu, Patrick, dont il est devenu le tuteur. Il essaie de se défilier mais pas moyen d'y échapper. Ce n'est pas facile pour lui. Le film alterne des scènes de vie quotidienne où apparaissent les difficultés de la relation et des images de la petite ville déserte sous la neige. C'est plein de symboles. Le personnage est assez intéressant, muré dans le silence, cherchant la bagarre dans les bars. Il est crédible. Je veux dire, on a tous croisé des types comme ça dans la « vraie vie ». Les acteurs jouent bien, c'est filmé avec du feeling. A la limite, le coup du drame en flashback est superflu ; ce n'était pas la peine d'en rajouter. Un travail sans intérêt, une vie de famille qui a tourné au fiasco, une ex pénible, c'était largement suffisant. On salue au passage l'absence de *happy end* qui aurait pu en faire un « *feel good movie* » de plus en hommage à la résilience (rires).

#### *Polar*, Jacques Bral (1984)

Le film de Bral est une adaptation d'un roman de Manchette, tenu comme le créateur du « néo-polar », genre qui fut un peu en vogue dans les années 80 (et dont l'écrivain refusa d'assumer la

paternité). On retrouve ici les principaux ingrédients du roman noir à la française : anti-héros loser, femme fatale dangereuse et insaisissables, truands violents, flics pas très clairs. Les scènes sont tournées la nuit ou au petit matin dans une lumière glauque, le plus souvent dans des pavillons de banlieue sordides. La prose de Manchette en voix off ou dans les dialogues, une certaine manière de filmer qui évite les clichés ainsi que de bons acteurs (l'excellent Dubillard dans le rôle d'un journaliste alcoolique) font de *Polar* un film agréable à regarder. Finalement, avec le recul et compte tenu de la qualité de notre époque, le moment est peut-être venu de revisiter les « eighties » (comme on disait alors en croyant traverser une période de progrès).

\*

*Under the Skin*, Jonathan Glazer (2013)

Lire le synopsis ne nous apprend rien sur l'expérience du spectateur regardant les images et entendant la bande son. Comme dans certaines installations ou vidéos circulant dans le champ de l'art contemporain, il s'agit de changer nos habitudes de perception et d'interroger notre rapport au cinéma, mais dans un format accessible et avec une star du cinéma, l'impressionnante Scarlett Johansson à qui le film doit beaucoup. Réussite totale, immersion réussie, images qui nous suivront longtemps. *Under the Skin* se retrouve tout en haut du top des meilleurs films récents avec *Melancholia*. Un seul regret, ne pas avoir découvert cette œuvre dans l'obscurité d'une salle avec un gros son.

*eXistenZ*, David Cronenberg (1999)

A part *A History of Violence*, je n'ai pas le souvenir d'avoir vraiment aimé un des films de Cronenberg. Celui-ci n'y changera rien. Pourtant le sujet, à savoir la question de la frontière plus ou moins poreuse entre univers virtuel et réalité, pouvait sembler prometteur. Il faut attendre trois quarts d'heure pendant lesquelles rien de significatif ne se produit avant que celui-ci soit vraiment abordé. Cela se passe lors d'une pause dans le jeu, le héros observe le décor de la chambre où il se trouve et il se demande s'il est toujours dans un jeu vidéo. Le film est légèrement poussif et les scènes d'action se traînent (un comble !). Quant à la fascination de Cronenberg pour la bidoche répugnante qui se répand au fil des plans – et qui a suscité une impressionnante quantité de glose – je la trouve juste ridicule et puérile. Soyons honnêtes. Si on tient compte de la date de réalisation, c'était quand même assez prémonitoire pour l'époque. Les [tueries de masse](#) qui se déroulent de manière régulière sont venues depuis confirmer que chez certains individus « fragiles », la différence entre les personnages pixelisés d'un écran et les simples passants de la vie quotidienne n'était pas toujours évidente, surtout avec un fusil semi-automatique à la main.

*The Thing*, John Carpenter (1982)

Au début de la crise, on pouvait entendre certains déclarer qu'ils avaient l'impression d'être « dans un film de Carpenter ». Je me souviens avoir entendu le réalisateur, interviewé dans sa base de confinement, être interrogé à ce sujet. Il a assuré (en riant) n'être pour rien dans ce scénario. La

métaphore filmique est probablement excessive (trop tôt pour l'affirmer). Il est vrai cependant que les thèmes de *The Thing* résonnent étrangement en 2021. Comme dans *Fog*, le scénario suit les réactions d'un petit groupe d'humains confrontés à une menace inexplicable et incontrôlable. Les effets spéciaux sont impressionnants pour l'époque et, disons-le, particulièrement repoussants, ce qui a parait-il joué en la défaveur du film à sa sortie. En dehors des images de monstres, le film a également déçu à cause de la noirceur du propos. Au lieu de s'associer face au danger, le petit groupe isolé dans les glaces s'entre-déchire jusqu'à l'auto-destruction. Moralité : méfiez-vous de ceux qui disent « C'est du Carpenter ».

#### *L'Histoire d'Adèle H.*, François Truffaut (1975)

LE grand film de Truffaut, pour moi, c'était depuis longtemps *Les Deux Anglaises et le Continent*. J'en ajouterai dorénavant un deuxième dans la top liste du cinéaste. Ces films ont d'ailleurs une certaine proximité ; ils sont tous les deux situés du côté de la face sombre du cinéma truffaldien, celle qui ne rencontra pas toujours un franc succès auprès du public mais à laquelle il revint régulièrement. Les deux cultivent un même romantisme ténébreux et maladif dans lequel les personnages puisent une exaltation fiévreuse qui les ronge. Mais il faut ajouter que le film, aussi réussi soit-il, doit énormément à son interprète principale. Avoir capté la magie de la jeune Adjani, c'est la grande réussite de ce chef d'œuvre.

#### *Un Flic*, Jean-Pierre Melville (1972)

Les images baignent dans une lumière froide à dominante gris-bleu. Le film commence très fort avec un braquage digne des meilleurs films noirs américains. Puis, on découvre Delon en commissaire un peu las, effectuant sa tournée des boîtes de nuits interlopes des Champs-Élysées et on entrevoit une Deneuve silencieuse et glamour. Ensuite, le film s'embarque pour un long tunnel. Melville veut nous montrer tous les détails d'un obscur braquage en hélicoptère dans un train et on s'ennuie gravement. Pendant tout ce temps, on ne voit ni Delon, ni Deneuve, mais des truands très laids en train de s'agiter de manière incompréhensible dans une demi-obscurité. Heureusement, il y a des plans de coupe sur des trains électriques. Il faut patienter (ou faire avance rapide) car la fin, elle, est plutôt bien. Delon est très bon en fonctionnaire mal payé, veste étriquée et bureau miteux. C'est l'époque où il explorait ses possibilités. La même année, il produisit et joua magnifiquement dans *Le Professeur*. C'est aussi le dernier film de Melville et ce n'est pas son meilleur.

#### *Le conformiste*, Bernardo Bertolucci (1970)

Il est plus facile de ricaner au sujet d'un film médiocre que d'évoquer les qualités d'une œuvre réussie. Le personnage, magnifiquement interprété par Jean-Louis Trintignant, n'a qu'une ambition : rejoindre la normalité quel qu'en soit le coût dans l'Italie de Mussolini. Pour atteindre cet idéal de normalisation, il épouse une petite bourgeoise médiocre et stupide (selon ses propres termes), adhère au parti fasciste et accepte d'effectuer les basses besognes de la police secrète comme l'assassinat de son ancien prof de philo devenu un opposant au régime. La banalité minable du Mal. Oui, mais soudain apparaît la très jeune Dominique Sanda surgie miraculeusement du

*Jardin des Finzi-Contini*. La rencontre va perturber quelque peu la trajectoire du personnage mais ne le sauvera pas. Le film est adapté d'un roman de Moravia. Il regorge d'idées, comme la façon d'évoquer le régime fasciste à travers l'espace architectural des bâtiments officiels ou la scène de danse entre deux femmes qui semble anticiper un sulfureux tango à venir. Tout dans la réalisation est invention et le jeu des acteurs (avec une apparition étrange de Clémenti) est un régal.

*Macadam à deux voies*, Monte Hellman (1971)

Les films « cultes » sont des films qui passaient aux séances spéciales dans des petites salles spécialisées où nous devions nous rendre à des heures tardives pour voir des trucs qu'on trouve maintenant sur le net sans bouger de chez soi. *Macadam à 2 voies* était parfois au programme mais je ne l'avais encore jamais vu. C'était une grosse lacune parce que dans le genre road movie vintage, il est difficile de trouver mieux (à part l'indépassable *Point Limite Zéro*). Le fait que le rôle principal soit tenu par James Taylor, un chanteur folk pas très intéressant, a dû jouer contre le film et c'était une erreur parce qu'il est excellent. Il ne joue pas vraiment. Il se contente d'être là avec un air buté et renfermé, tout comme son comparse mécanicien Dennis Wilson (des Beach Boys). Pas de jeu d'acteur, d'histoire à proprement parler et beaucoup de temps morts comme on en vit sur la route : le refus des artifices hollywoodiens donne au film un sentiment rare d'authenticité, comme si on n'avait gardé au tournage les premières prises en mode documentaire. Surtout ne pas croire que ces films du début des années 70 sont des films à la gloire de l'utopie hippie. Ici tout semble figé, personne n'a d'endroit où aller et s'occuper des pièces de bagnole semble la seule chose digne d'intérêt. Et cette vacuité, ce vide existentiel, cet étirement de l'espace-temps, sont éminemment cinématographiques.

*Youth*, Paolo Sorrentino (2015)

Le film a été démolé par la critique cinématographiquement correcte (*Libération*, *Cahiers*, *Inrockuptibles*, etc.) ; pourtant, je l'ai regardé jusqu'au bout sans ressentir un énorme déplaisir esthétique, tout juste un léger malaise par moments. Les motifs qui justifient le pilonnage sont évidents et indiscutables : complaisance narcissique, égo démesuré, esbroufe technique, manque d'élégance et de retenue, vulgarité des tirades, sans parler des effets de caméra qui font penser à des publicités pour des banques, des parfums ou des bagnoles. Mais ces aspects déplaisants ne collent-ils pas de manière troublante à notre époque ? On peut s'évader dans des films poétiques et éthérés mais si l'on veut voir certains des aspects les moins reluisants de notre monde, il faut peut-être jeter un coup d'œil du côté de ce cinéma-là. Même s'il le fait avec une philosophie de pacotille un peu creuse, Sorrentino a au moins le mérite d'avoir affronté un sujet pour le moins délicat : la vieillesse et la décrépitude. Ce n'est pas toujours reluisant, certes, mais peut-on reprocher à un artiste de ne pas enjoliver les choses ? A signaler, l'apparition réjouissante de la grande Jane Fonda en personne dans une scène qui sauve (peut-être) le film.

*Du côté d'Orouët*, Jacques Rozier (1973)

Début des années 70, trois jeunes femmes passent des vacances dans une villa au bord de la mer. C'est tout, ou presque, pour le synopsis. Filmé par Rozier, c'est magique. On est plongé dans l'instantané des moments captés par la caméra le long de scènes qui s'étendent en dehors de toute nécessité narrative dans une sorte d'extase contemplative un peu vide. Ce vide, qui pourrait ressembler à l'ennui, c'est la vacance de l'identité sociale et la disponibilité qui en découle. C'est peut-être le sujet du film. A moins que ce soit le soleil sur la mer, les bateaux qui dessalent, le ralentissement du temps ou la cruauté des filles envers les types qui ne leur plaisent pas (Ménez, génial comme toujours en ringard attachant). Entre l'excitation de l'arrivée sur place et la fermeture des volets dans une ambiance mélancolique, Rozier nous donne à voir quelque chose comme l'essence des vacances. C'est si réussi qu'après l'avoir vu on se met à repenser à ses vacances passées. Du grand art.

*Le Genou de Claire*, Éric Rohmer (1970)

Je connais trois univers parallèles à la fois confortables et rassurants. Ils ne sont pas toujours paisibles ; des événements déplaisants (parfois des drames) peuvent s'y produire, mais les ondes provoquées par ces chocs finissent toujours par s'estomper et le calme harmonieux par revenir. Ces mondes, dans lesquels j'aime repasser assez régulièrement, sont ceux d'Hergé, d'Hitchcock et de Rohmer. Je les trouve rassurants dans la mesure où ils sont ouvertement artificiels. Chez Rohmer, cette artificialité est redoublée par les commentaires que les personnages bavards et plus ou moins désœuvrés développent sur leurs propres actions tout en évoluant dans de beaux décors bien cadrés. Mais, comme le fait remarquer la jeune Laura, trop de beauté, cela peut devenir étouffant.

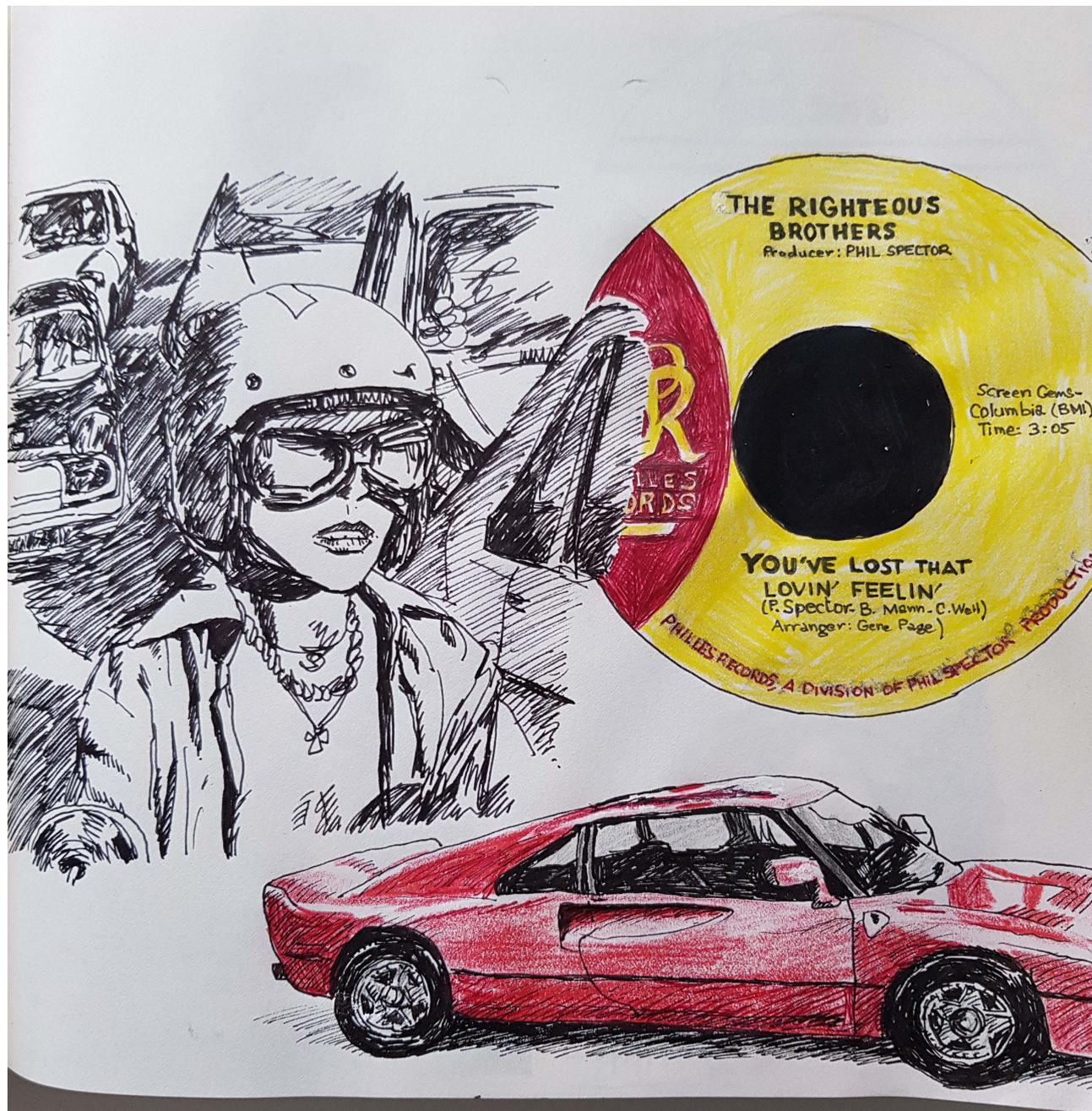
*Adaptation*, Spike Jonze (scénario Charlie Kaufman), 2003

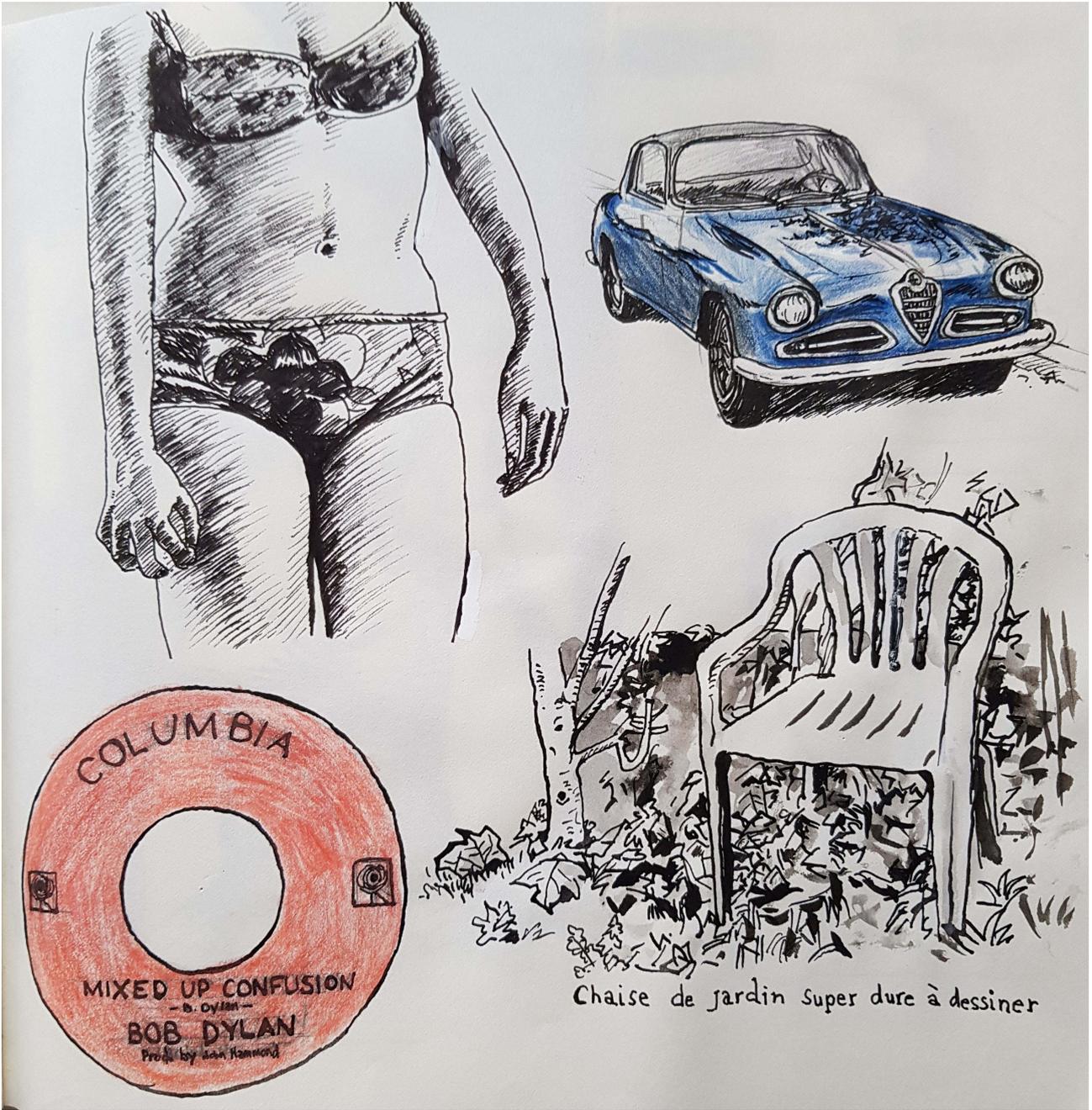
Du Kaufman au carré, si je peux m'exprimer ainsi étant donné que tous les films écrits par Kaufman sont des mises en abîme auto-réflexives. Ici, le monologue angoissé du héros, qui n'est autre que Charlie Kaufman en personne se voyant confier l'adaptation d'un roman au lendemain du succès de *Dans la peau de John Malkovich*, devient dialogue par la grâce d'une idée géniale : le dédoublement de personnalités opposées à travers deux frères jumeaux interprétés par l'excellent Nicolas Cage qui joue avec un plaisir évident de l'opposition entre le timide Charlie inquiet du regard des autres et Donald l'insouciant tombeur de ces dames. Pour le reste, le scénario est un brillant délire qui réserve des surprises spectaculaires et des moments d'émotion. Kaufman a une façon héroïque d'affronter le défi de l'écriture scénaristique et de faire du défi lui-même un récit époustouflant.

\*

# SKETCHBOOK 1

Bill Térébenthine



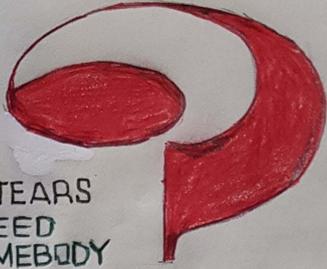


Chaise de jardin super dure à dessiner



colgems EMI

N°1 AUX U.S.A.



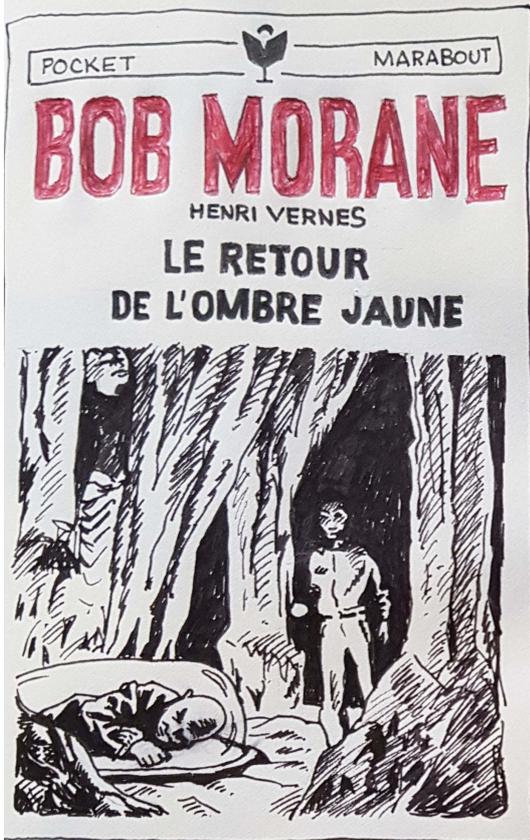
96 TEARS  
I NEED  
SOMEBODY

QUESTION MARK

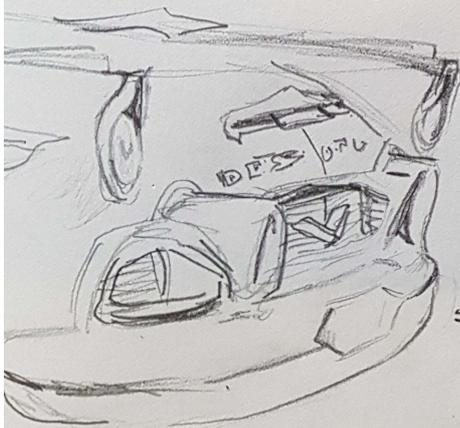
AND

THE MYSTERIANS



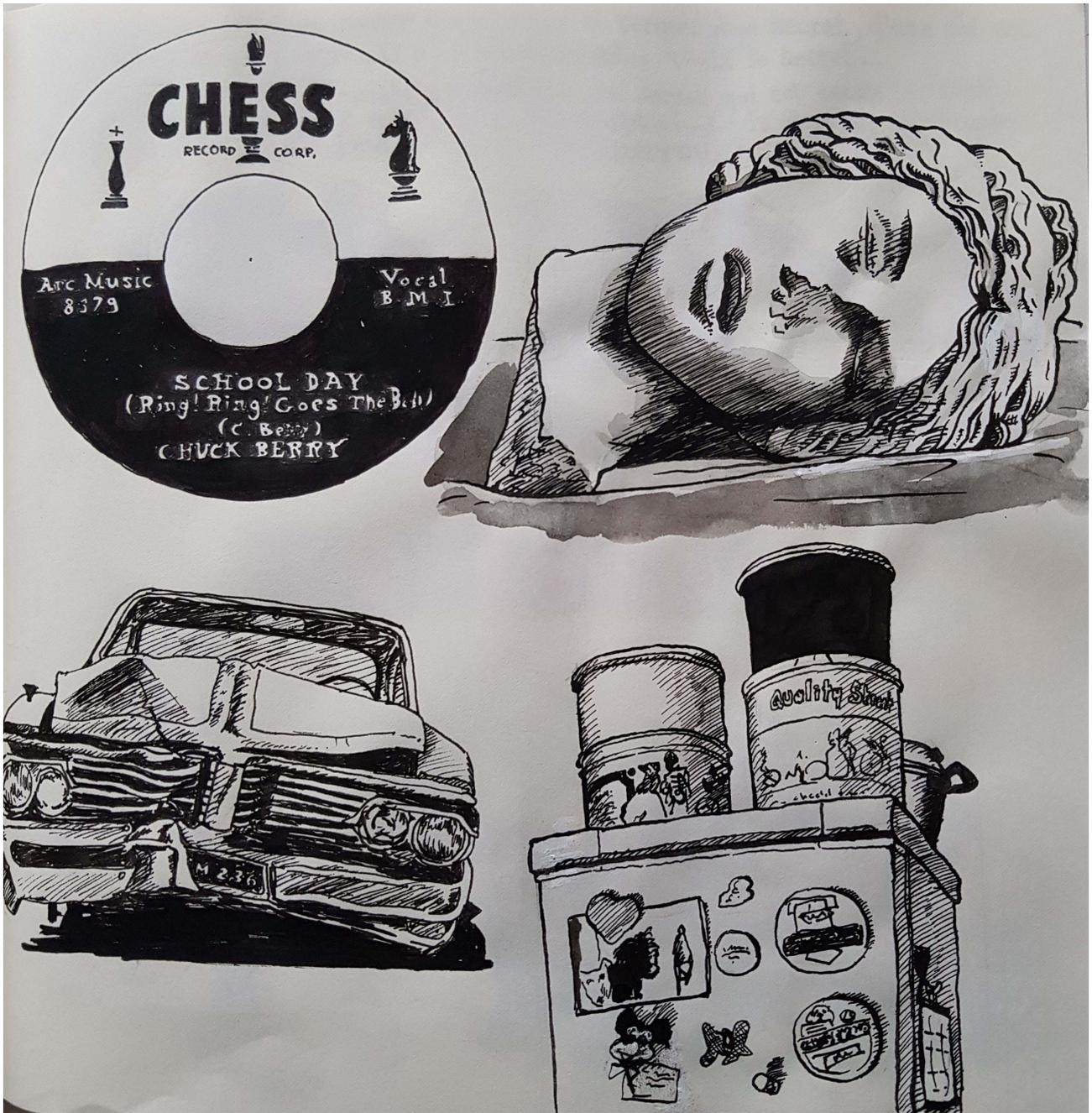


après Pierre Joubert



MA  
Nouvelle  
parka





LA PIN-UP DU GFIV



# Cinéma (suite)

par Jane Sweet

*Gimme Danger*, Jim Jarmusch (2016)

Je l'avais vu en VO non sous-titrée ; le documentaire méritait amplement cette seconde vision. Les anecdotes ciselées d'Oncle Iggy constituent le fil directeur de l'excellent travail de montage. Les images filmées ou photographiées qui nous restent de l'épopée des Stooges ponctuent avec à-propos les souvenirs de légende du vieil iguane. Lorsque les archives font défaut, le réalisateur introduit avec humour des images puisées à diverses sources (extraits de films sur la jeunesse délinquante, shows télévisés d'époque et même séquences d'animation créées pour l'occasion). L'aventure de ce groupe maudit est une belle histoire rock pleine de bruit et de fureur, d'excès autodestructeurs et d'amitiés indéfectibles face à l'adversité. C'est aussi un hommage à l'honnêteté artistique qui finit toujours par triompher malgré les vents contraires (et ils ont soufflé fort sur chacun des membres du groupe). Pour employer le mot répété par Iggy lors de son intronisation au *Rock & Roll Hall of Fame*, ce documentaire est totalement *cool*.

*Presque célèbre (Almost Famous)*, Cameron Crowe (2000)

Le réalisateur a été journaliste à *Rolling Stone* pendant son adolescence et le film est une sorte d'autobiographie romancée. En se basant sur son expérience, il transpose ce qu'il a vu en racontant les aventures de son personnage emporté dans le délire d'une tournée avec un groupe imaginaire, condensé de Led Zeppelin, de Lynyrd Skynyrd et des Allman Brothers au début des années soixante-dix. Il est donc question de concerts devant des publics hystériques, de fêtes dans des hôtels ou ailleurs, de drogue et de groupies. Tout le folklore qui nous faisait tant rêver lorsque nous lisions la presse rock avec des étoiles dans les yeux. Oui mais là, même si la reconstitution est réussie et les clins d'œil souvent savoureux (on apprécie particulièrement l'apparition de Lester Bangs en gourou blasé de la critique rock), nous découvrons ce film un peu trop tard. A sa sortie, cela aurait peut-être pu encore nous enthousiasmer. « What a drag etc. »

*Le Casse*, Henri Verneuil (1971)

J'ai résisté, en apprenant la disparition de Belmondo, à l'envie assez prévisible de revoir *Pierrot le fou*. En dépit du fait que sa filmographie contenait deux grands films de Godard, son cinéma de prédilection c'était quand même (et peut-être surtout) Verneuil, à la fois pour les recettes de la réalisation à succès et pour la période historique de son apogée (en gros, les années Pompidou). Il se trouve que j'ai vu *Le casse* en salle à sa sortie et cela m'avait paru impressionnant. Il faut dire que j'étais facilement impressionnable à cet âge-là. En le revoyant maintenant, ce qui me frappe, c'est l'extrême lenteur de l'action. Toute la séquence du braquage se traîne avec des gros plans interminables sur des gadgets électroniques ridicules. La manipulation du moindre bouton est filmée en temps réel. J'ai failli décrocher mais en insistant un peu, on peut finir par se laisser bercer. Car après le braquage interminable viennent les fameuses scènes d'acrobatie non doublées et aussi quelques numéros d'acteur aux dialogues assez pauvres, certes, mais qui permettent d'apprécier la

french coolitude incarnée par un Belmondo qui n'avait pas encore complètement sombré dans l'auto-caricature. Stop ! On ne discute pas le talent d'acteur de l'acteur. D'ailleurs, je ne me force pas ; j'y ai même pris goût. Le cycle va se poursuivre prochainement avec un autre souvenir d'enfance : *L'homme de Rio*.

*Holy Motors*, Leos Carax (2012)

Pas vu jusqu'au bout, en fait. Pas réussi à entrer dans le film. De l'extérieur, donc, on a l'impression que Denis Lavant en fait beaucoup trop, un peu comme un acteur qui aurait été retenu à l'écart des plateaux pendant une décennie et qu'on aurait soudain lancé sous les projecteurs. Mais il s'agit probablement d'une impression. Je ne doute pas du fait que certaines scènes contiennent des symboles mais ceux-ci m'ont complètement échappé. On essaiera peut-être encore une fois avec *Annette*.

*Faster, Pussycat! Kill! Kill!*, Russ Meyer (1965)

Série B devenue mythique, impeccablement écrite, réalisée dans un magnifique noir et blanc, très bien jouée et intelligemment dialoguée. Du beau travail. On retrouve les ficelles des séries des années soixante qui passaient à la télévision, mais mises au service d'un récit hyper violent qui pervertit intégralement la morale habituellement véhiculée par ce type de production grand public. Et Russ Meyer va très loin dans l'inversion des valeurs. Les héroïne sont des *very bad girls* avides, cruelles, sans l'ombre d'un scrupule, y compris entre elles. Les hommes qu'elles croisent ne valent pas mieux, à l'exception du seul personnage positif, celui qui vaincra le mal dans l'ultime scène, sauvant ainsi le film de la censure. Cet objet filmique fascinant a influencé une cohorte de cinéastes qui s'en sont inspiré sans cependant parvenir à retrouver le souffle subversif de l'original.

*L'Homme de Rio*, Philippe de Broca (1964)

L'homme de Rio, c'est l'homme qui court, qui saute, qui plonge, qui saute en parachute, se bat pour sauver son adorable chipie de fiancée. Le lien avec l'univers hergéen, souvent mentionné avec raison, ne suffit pas à éclairer le charme à proprement parler inépuisable du film. Le scénario cosigné par Philippe de Broca, Daniel Boulanger, Ariane Mnouchkine et Jean-Paul Rappeneau est un bijou impeccablement rythmé et sans temps mort. Mais si le film nous enchante à chaque fois, c'est surtout par la grâce du couple Belmondo/Dorléac. On ne se lasse pas de les voir côte à côte se chamailler dans le Paris des années 60, au coeur de la jungle amazonienne ou au milieu des bâtiments modernistes de Brasilia en construction. Ce film nous donne envie de bondir et de courir car, après tout, c'était surtout ça l'effet Belmondo.

*Aprile*, Nanni Moretti (1998)

Même s'il y a quelques bons moments dans celui-ci, je ne crois pas que j'aurai envie avant longtemps de voir d'autres films de Moretti. Il y a quelque chose d'attristant dans la manière qu'a eu ce cinéaste de refermer les possibilités artistiques qu'il avait ouvertes avec ses premiers films,

jusqu'à *Journal intime* inclus. Il reste encore un petit souffle de liberté dans cet auto-plagiat mais le grain de folie qui faisait le charme d'un film comme *Palombella rossa* s'est envolé. L'écriture filmique, oscillant entre une forme d'improvisation organisée et des procédés désormais bien maîtrisés, réserve très peu de surprises. Voici comment naît un nouvel académisme sous les applaudissements unanimes de la critique.

#### *Leto*, Kirill Serebrennikov (2018)

Le film nous plonge dans le quotidien de quelques jeunes russes traînant leur ennui dans le Leningrad du début des années 80. On suit un groupe de rock et un jeune musicien entre fêtes alcoolisées et concerts. L'exotisme, pour nous, est dans l'environnement de cette génération fascinée par le rock de l'ouest qu'ils connaissent essentiellement par les disques dont les pochettes ornent les murs. Ils vénèrent le Velvet, T. Rex, Bowie, exactement comme nous au même moment de l'autre côté du rideau de fer. Lorsqu'ils laissent éclater leur fureur de vivre ils se heurtent rapidement à l'ambiance plombée de la Russie encore soviétique pour quelques années. Les autorités oscillent entre répression et timides ouvertures sous contrôle, ce qui donne des scènes de concert assez cocasses dans un « club de rock » officiel chargé de canaliser la fougue des teenagers. Le film n'est pas parfait, il y a quelques maladresses évidentes, mais également beaucoup de fraîcheur et un grand souffle rock qui emporte tout. Cela ravive au passage quantité de souvenirs de nos folles années de jeunesse au cœur du monde libre. A noter : pour le réalisateur, qui a été assigné à résidence pendant la phase de finalisation du film, les problèmes avec les autorités continuent depuis le tournage de *Leto*.

#### *Moonrise Kingdom*, Wes Anderson (2012)

Pile-poil le film qu'il fallait au bon moment. Le mouvement de fuite hors du pesant monde des adultes, nous l'envisagions depuis un moment. Il s'agit de couper définitivement les ponts avant le début officiel de la campagne électorale ; les relents nauséabonds dégagés par la pré-campagne officieuse nous ont persuadés de l'urgence. La question est celle de la direction à prendre. Le retour sur l'adolescence ? La nostalgie des années soixante-dix, c'est bien, mais nous commençons à en avoir fait le tour. Pourquoi pas pousser une excursion du côté de l'enfance ? C'est justement là où nous emmène le film de Wes Anderson. Un jeune boy scout orphelin mal aimé et une gamine à problèmes organisent une fugue dans un coin sauvage au bord de la mer. Le monde des adultes, plutôt sympathique et compréhensif, se lance à sa poursuite. Il est représenté par les parents de la fille (le père est joué par Bill Murray), le chef des scouts, le responsable de la police locale (Bruce Willis). Voilà pour le pitch. Mais cela ne dit rien des deux acteurs non-professionnels embauchés pour les rôles principaux ni de la mise en scène stylisée aux couleurs très pop. Wes Anderson, un réalisateur dont nous allons creuser la filmographie.

#### *Magnolia*, Paul Thomas Anderson (1999)

Si on énonce la formule « film choral » on pense immédiatement à Robert Altman. Certes, au niveau de l'écriture, on retrouve le montage en parallèle permettant de suivre les trajectoires

entrecroisées de plusieurs personnages. Mais Paul Thomas Anderson n'est pas un simple épigone du réalisateur de *Nashville*. Pour caractériser le style de ce film (le réalisateur semble en changer en fonction des nécessités de chaque projet), j'aurais envie de parler de *maximalisme hystérique* par opposition au minimalisme contemplatif omniprésent dans le cinéma indépendant. Ici, pas une seconde de repos ; on fonce en appuyant sur le champignon et lorsqu'on croit avoir atteint et même dépassé ce qui constituerait pour n'importe quel film un climax, on monte encore d'un cran dans la séquence suivante. L'intensification permanente des émotions liées à l'amour, à la trahison, aux remords et à la mort, contraint les acteurs à des performances dans le domaine des cris, des larmes et des aveux douloureux. L'une des grandes qualités de Paul Thomas Anderson (il en a beaucoup) est le choix et la direction des acteurs. Rien que pour le show de Tom Cruise en prêcheur de la cause masculiniste, le film mérite d'être vu. Quant aux images, elles sont comme dans *There Will Be Blood* ou *Inherent Vice*, de toute beauté. Seul bémol : la fin qui, si elle constitue une prouesse en terme d'effets spéciaux, n'en reste pas moins une facilité scénaristique par sa manière abrupte d'interrompre les destinées individuelles des personnages dans une catastrophe collective assez improbable.

*Mourir peut attendre*, Cary Joji Fukunaga (2021)

L'agent 007 qui remplace Bond parti à la retraite est une femme noire. So what ? Contrairement aux apparences, le malaise exprimé par les réacs ne provient pas d'un quota imposé par la tyrannie woke (rires). Notre héros viril ne risque pas plus l'émasculatation (prononcez « déconstruction »). Si le film marque un tournant décisif dans la saga bondienne, la raison en est à chercher ailleurs. *Mourir peut attendre* annonce une triste nouvelle et il le fait d'une manière lourdement larmoyante : il n'y a plus de place en ce monde pour le vieux dragueur bagarreur amateur de Martini (au shaker) et de bonnes blagues. Il n'y aura pas de retour en arrière. C'est fini pour lui ; il a fait son temps et même un peu plus (six décennies quand même). Le James Bond de 2021 est fatigué, usé. Pire : il devient sentimental. Cela ne l'empêche pas de faire une dernière fois le show. Certes, Seydoux joue comme un balais et le scénario est un peu plat, mais le film regorge de scènes d'action, de poursuites en Aston Martin et de bagarres comme au bon vieux temps.

*Double messieurs*, Jean-François Stévenin (1986)

On a envie d'être indulgent avec ce film bricolé et en partie raté. La liberté artistique est assez rare en général, plus encore au cinéma en raison des investissements financiers. Pour quelques fulgurances et deux ou trois moments de grâce, il faut subir beaucoup temps morts et d'ennui. Comme dans la vie ? Certes, en tant que spectateurs modelés par le spectacle hollywoodien, nous ne savons peut-être plus accorder toute notre attention à ces moments où il ne se passe « rien ». Heureusement, les images sont assez belles et Carole Bouquet toujours très cinématographique. En revanche, Yves Afonso, ex second rôle Godardien dans les années 60, nous fait terriblement regretter Jacques Villeret. Cette absence est probablement pour une grande part à l'origine de la déception ressentie.

# SKETCHBOOK 2

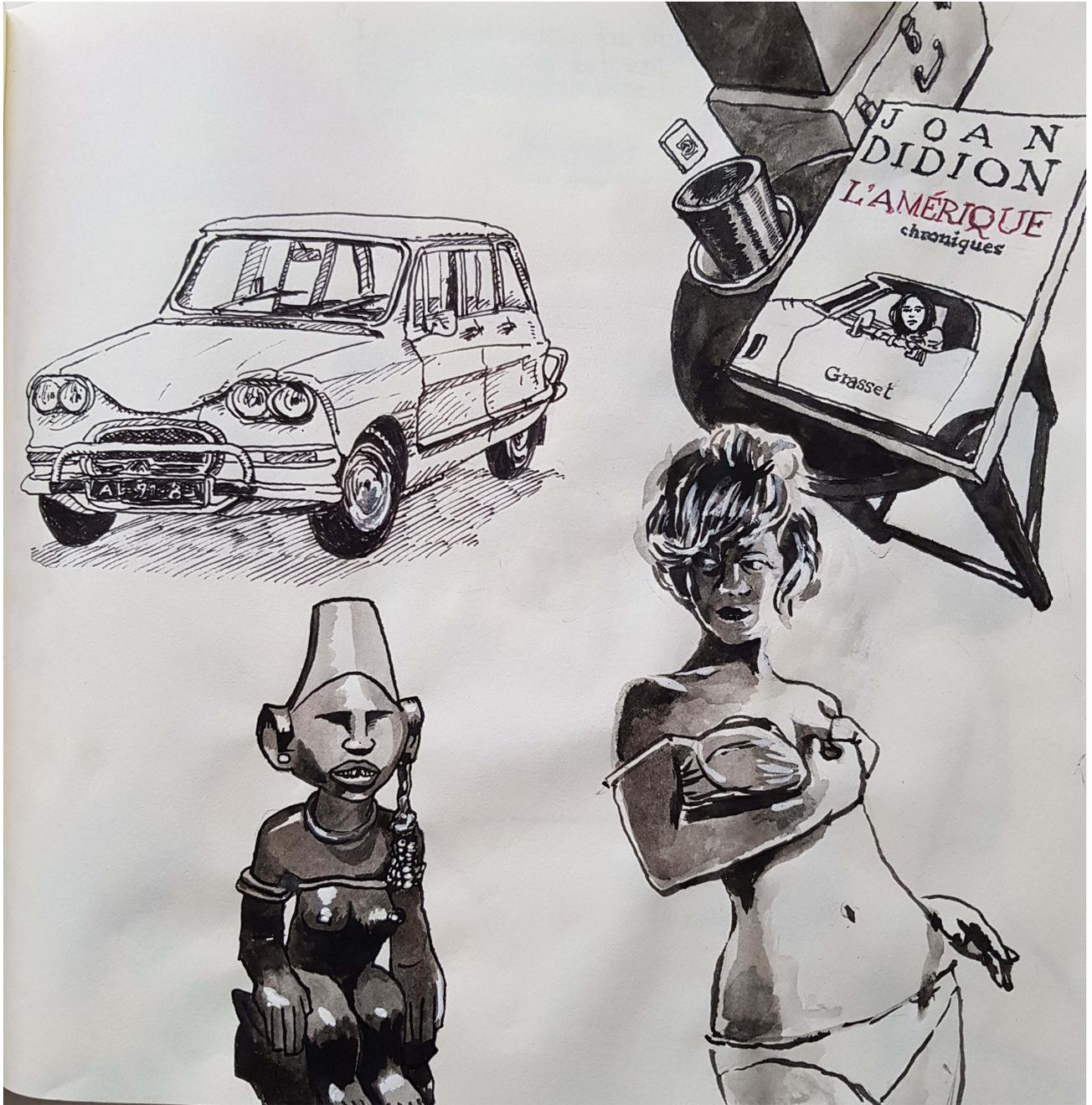
Bill Térébenthine

"J'ai décidé que c'était une erreur que de penser en termes d'un secret, d'une clé ou d'une formule quelconque... Il n'y a pas de secret... Voilà le secret...  
Mais j'avais tort. Il existe aujourd'hui un secret qui est entre les mains d'hommes ignorants et maléfiques. Un secret vis-à-vis duquel la bombe atomique n'est qu'un jouet bruyant..." W. Burroughs



**MUTATION**





"Les compliments du vulgaire  
et ses injures doivent  
être mis sur la même  
ligne."

Sénèque



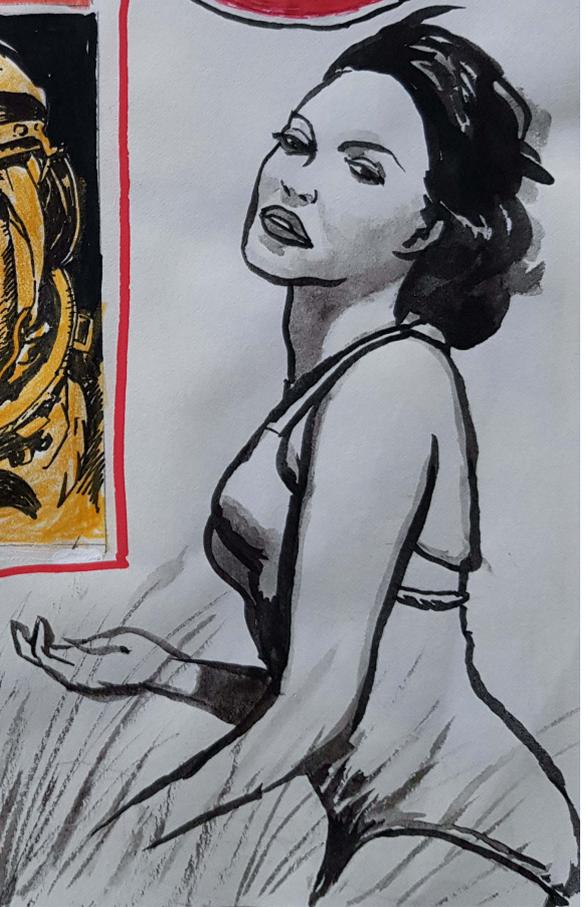
Я СВОБОДЕН

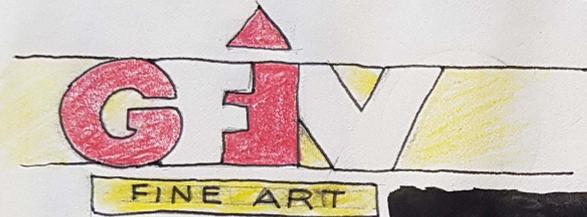
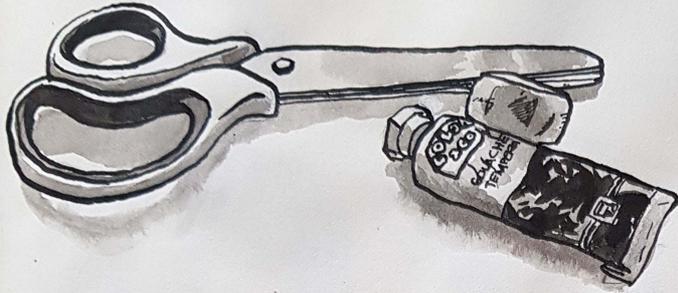


BOSCH

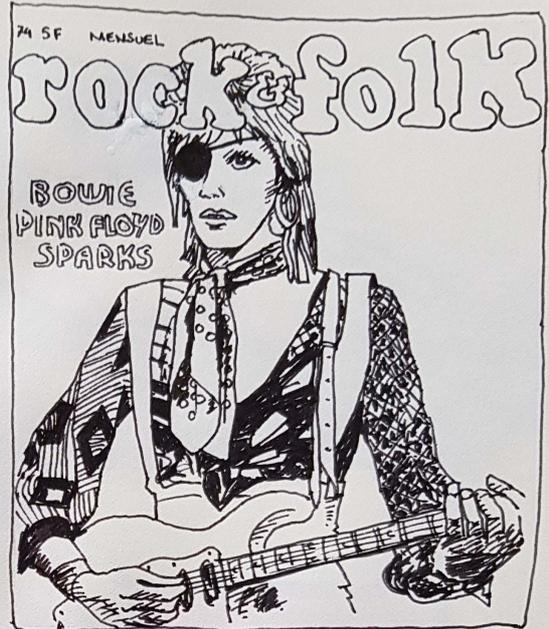


2021





*Since 2001*



1. LONELY WOMAN  
(Ornette Coleman)
2. EVENTUALLY  
(Ornette Coleman)
3. PEACE  
(Ornette Coleman)



Fais-moi disparaître à travers les anneaux de fumée de mon esprit,  
Dans les ruines brumeuses du temps, loin des feuilles gelées,  
Des arbres hantés et effrayés, dehors vers la plage venteuse,  
Hors d'atteinte du chagrin fou et tordu.

# CARNET 2021 (extrait)

Joe Legloseur

J'écrirai ce qui me vient sans soucis de cohérence ou d'élégance. J'ai échoué dans une tentative d'écriture où je m'étais fixé des thèmes et tenté de m'y tenir. L'exercice m'avait ennuyé. Les meilleurs (moins mauvais) passages étaient ceux où je digressais sans contrainte par rapport au « sujet ». La sorte de liberté que je cherche, je la trouve assez rarement chez les auteurs contemporains et, curieusement, plus souvent chez les anciens peut-être moins hantés par les notions de composition et d'organisation. Aussi est-ce vers eux que je me tourne lorsque je veux me donner du courage dans la poursuite de mon entreprise qui n'en est qu'à ses débuts. En ce moment, mes alliés sont des poètes du Moyen-Age. A moi Guillaume d'Aquitaine ! Comme toi, je ferai chansonnette nouvelle avant qu'il vente, pleuve ou gèle.

Par Hercule ! je n'ai plus à faire un travail absurde pour toucher un salaire. On se concentre sur l'essentiel. Lire quelques vieux sages, pratiquer la méditation dans la position dans laquelle se tenait Bouddha à l'instant où il connu son illumination, essayer de se comporter en stoïcien devant la mort, rester actif avec modération, créatif si la grâce le permet, et surtout joyeux devant l'existence. Ce programme était déjà le mien quand j'avais une quinzaine d'années. Je me suis juste un peu égaré en chemin à l'âge adulte et je reviens aux origines.

Je lis *Notre-Dame des Fleurs*. En cette matinée pluvieuse et maussade, je pense à Genet dans sa prison, rêvant la vie de Divine, consignait soigneusement ses visions, écrivant pour s'évader en imagination de la cellule malodorante où il croupit et, très concrètement, sortir de ce lieu d'enfermement (le plan d'exfiltration réussira comme par magie). Je pense à Genet qui déclarait à Poirot-Delpech (j'ai conservé les page jaunies du journal daté d'avril 1986) : « Je crois que je mourrai encore avec de la colère contre vous. »

C'est dommage de rester bloqué sur des a priori. Beaucoup de livres que je lis en ce moment sont restés longtemps sur les étagères de la bibliothèque sans être ouverts simplement parce que je n'avais pas envie de les lire. Lorsque je m'interroge sur les motifs de cette absence de motivation, je réalise qu'ils sont assez flous ou tiennent à des circonstances accessoires : la couverture d'une édition, les circonstances d'une acquisition (beaucoup ont été apportés par mon épouse), un souvenir précis associé au livre, etc.

Il est fort probable que Bouveresse ait raison au sujet de Musil, de la vérité et du reste. Cependant, il m'énerve.

On finit par s'habituer à la pluie lorsque celle-ci revient chaque les jours, lorsqu'elle est, comme aujourd'hui, lente, régulière et qu'elle tombe du matin au soir. Je trouve un certain charme au jardin détrempé, aux toits luisants, à la lumière de film sous-exposé. Au premier étage sous le toit, où se trouve la bibliothèque, on est agréablement bercé par les percussions répétitives des gouttes d'eau sur l'ardoise.

Pendant les années durant lesquelles j'ai été contraint de me rendre sur mon lieu de travail, je me suis souvent comporté de manière maladroite, générant inutilement malaises, quiproquos et conflits, un peu à la manière des personnages des nouvelles d'Emmanuel Bove, c'est-à-dire involontairement et comme par inadvertance. J'étais inadapté et conscient de mon handicap social. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle j'avais choisi d'être fonctionnaire dans le but de conserver un emploi et cesser de me faire renvoyer à chaque fois que mon comportement insupportait un petit chef.

Liste des rues parisiennes où j'ai vécu entre 1975 et 1988 : rue de Passy, rue de l'Ancienne-Comédie, rue du Cardinal-Lemoine, boulevard de Port-Royal, place de la Contrescarpe, rue Lafayette.

« Ma plus grande jouissance je l'éprouverai peut-être lorsque je jouerai à m'imaginer l'héritier d'une vieille famille italienne, mais l'héritier imposteur, car mon véritable ancêtre serait un beau vagabond, marchant pieds nus sous le ciel étoilé, qui, par son audace, aurait pris la place de ce prince Aldini. J'aime l'imposture. » Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*

Pourquoi ai-je éprouvé le besoin - ou plutôt la nécessité, puisque je me suis extrait d'une chaise longue où je lisais au soleil comme sous le coup d'une révélation – de venir taper cet extrait sur le clavier de l'ordinateur ? La beauté du style joue à l'évidence un rôle de premier plan, déclenchant une envie de déclamer le texte à voix haute comme s'il avait le pouvoir de déclencher un miracle. Quant à la question des affinités avec l'auteur, elle est plus obscure et le restera.

*La Recherche du temps perdu* est selon Barthes la mise en théâtre de la décision d'écrire qui se déroule en trois étapes.

1. D'abord le temps perdu de la velléité aveugle. Fascination pour la littérature et impossibilité d'écrire.
2. Première révélation à la lecture d'un compte rendu des Goncourt. Le narrateur constate qu'il ne sait pas observer et préfère renoncer à la littérature.
3. Enfin, en se rendant chez les Guermantes, l'acte de la félicité est déclenché par trois signes, trois chocs-souvenirs conjuguant présent et passé (notion d'extra temporalité). Le narrateur alors fait le choix d'une vie consacrée à l'écriture, seul moyen d'entretenir cette félicité. La seule raison d'écrire, c'est le bonheur. Écrire, c'est être heureux et il s'agit d'une « idée d'avant-garde » selon Roland Barthes.

Passé soixante ans, il devient très difficile d'évaluer avec lucidité les dégâts occasionnés par les contacts répétés avec la société.

C'est une certitude : ce que je cherche à atteindre est déjà là. Il s'agit maintenant de faire émerger ce « déjà-là » qui se cache si bien qu'on pourrait facilement conclure à son absence.

Il n'est pas mauvais de songer de temps en temps à ce qui a pu résister aux pressions démesurées subies pendant le parcours d'obstacles absurde et vain de la vie adulte. Celles qui sont restées essentielles à nos yeux au milieu du naufrage, ce sont nos balises, nos repères qui clignoteront dans le brouillard des tempêtes à venir.

La pluie tous les jours en juillet. Après tout, c'est préférable aux chaleurs extrêmes enregistrées à différents endroits du globe. Nos ridicules politiciens ne parviennent pas à s'accorder pour faire de la lutte contre le dérèglement climatique une priorité. Et oui, il faudrait s'en prendre à des grands groupes, à de puissantes industries, revenir sur certains des préceptes fondamentaux du libéralisme économique et même sur l'idéal de bonheur qu'on a prôné et diffusé à travers le monde. Pourquoi prendre le risque de mécontenter des lobbys influents alors qu'avec un peu de chance, il n'y aura pas de catastrophe écologique majeure avant la fin du mandat électoral ?

S'il faut à tout prix adopter un principe de composition, alors ce sera celui que M. Albertini<sup>1</sup> appela, pour désigner celui adopté par Sénèque, « composition par association d'idées ».

De même que la qualité de ce que nous mangeons a des incidences sur la santé de notre corps, un relâchement dans le choix des lectures peut entraîner un alourdissement de la vie de l'esprit et, à plus long terme, une sclérose de la pensée.

Dans un éditorial, le journal le *Monde* qualifiait les non-vaccinés de *passagers clandestins*. L'expression me semble particulièrement adaptée à mon cas et pas seulement en période de pandémie. Je m'étais jusque là contenté, faute de mieux, des qualificatifs « fumiste » ou « touriste » qui m'avaient été attribués par différentes figures d'autorité à différentes périodes de mon existence. Mais « passager clandestin » me semble beaucoup mieux correspondre à la manière dont j'ai abordé les passages obligés de l'existence sociale (études, mariage, travail).

Les membres de ma famille que je n'avais pas revus depuis une éternité, qui avaient vieilli entre temps, sont morts sans que j'en sois informé sur le coup. Morts mon père, ma mère et ses deux sœurs ainsi que leurs maris. Et ceci n'est qu'une courte liste établie à partir des noms apparaissant dans une succession qui s'est déclenchée au décès d'une tante que je n'avais pas revue depuis 1973. Je suis sûr de la date parce que lorsqu'elle m'avait gentiment demandé ce qui me ferait plaisir comme cadeau j'avais répondu *Aladdin Sane*, album de Bowie sorti cette année-là.

---

1 Auteur des textes de présentation dans l'édition de la Pléiade.

Vu un beau documentaire sur la triste vie de Townes Van Zandt dans lequel il parlait de l'écriture des chansons en ces termes : « Chaque chanson que j'écris doit être parfaite. Rien ne doit être de travers. Que ce soit une note, un mot, une virgule ou une pause, tout doit être juste. Le sujet doit aussi être digne d'intérêt. Il faut se concentrer. Mais ce n'est pas très difficile. Ça vient quand ça veut . »

Finalement, à l'exception d'une poignée de sous-diplômés complotistes et antisémites, une grande majorité de l'élite éduquée de ce pays a accepté sans broncher, parfois même en réclamant son extension, le principe du laissez-passer sanitaire. Pourquoi pas ? Nous avons ainsi une évaluation quantitative plus fiable que n'importe quel sondage réalisé sur le thème des libertés fondamentales.

\*\*\*

Cette publication est offerte par les éditions du GFIV



Des livres, des bandes dessinées et une revue  
en téléchargement gratuit et illimité

[gfiv.fr](http://gfiv.fr)